

ÉCHOS

Un hommage anglais à Emile Verhaeren. — Les deux Prix Goncourt. — Mort de Hans Richter. — Les Sauvages et la guerre. — Genève et la vertu. — Pour les philatélistes. — Le Parterre à genoux et couché. — Repas d'Académies. — Mystification poétique. — Le Problème économique. — Les Racines de l'Argot. — Les Yeux de Madame Récamier. — Les belles citations. — Trois anecdotes sur Verhaeren. — *Le Courrier Musical*. — Musée de Province.

Un hommage anglais à Emile Verhaeren nous est adressé de Londres par des amis qu'il se fit en Angleterre, où il résida pendant quelques mois après l'invasion de la Belgique :

We, who were proud to be counted among his English friends, wish to express our grief at the tragic end of Emile Verhaeren. We admired his work ; we knew the man ; we loved him ; and to us all his horrible and untimely death is a personal loss and a great sorrow.

JETHRO BITHELL.

OSMAN EDWARDS.

F. S. FLINT.

GEORGE S. GORDON.

P. M. JONES.

HAROLD MONRO.

MICHAEL E. SADLER.

M. T. H. SADLER.

HENRY WEBB.

15 décembre 1916.

§

Les deux Prix Goncourt. — Ils ont été attribués le 16 décembre par les dix académiciens réunis. A la vérité ceux-ci n'étaient que six. Trois ont voté par correspondance, MM. Paul Margueritte, Rosny jeune et M^{me} Judith Gauthier. M. Octave Mirbeau, comme on dit en style militaire, s'était fait porter pâle.

Dans l'instant où, pour couronner le déjeuner, on apportait aux convives le plateau des fromages variés, — de fort appétissants fromages, — M. Lucien Descaves voulut bien transmettre aux journalistes les résultats du vote :

Henry Barbusse, l'auteur du *Feu*, à l'unanimité, moins deux voix, obtenait le prix Goncourt de l'année 1914. Lucien Descaves eût souhaité l'unanimité absolue. Il déplorait que deux irrésistibles eussent voté contre pour des raisons plus politiques que littéraires. M. Adrien Bertrand, auteur de *l'Appel du Sol*, était lauréat de l'année 1916.

Les personnes présentes applaudirent à ce choix qui fut, le lendemain, ratifié par toute la presse.

Il faut louer les académiciens Goncourt à qui la guerre semble avoir communiqué un renouveau d'activité et d'énergie. Ils se sont abstenus de couronner quelque fade roman d'universitaire adroit. Leur choix de cette année marque de la bravoure.

§

Mort de Hans Richter. — Le plus grand chef d'orchestre de l'Allemagne vient de mourir dans la cité franconienne de Bayreuth. Né à Raab, le 4 avril 1843, il était le fils du maître de chapelle de la cathédrale de cette ville hongroise. Très jeune il fut mis au collège de Löwenburg, à Vienne, sur les bancs duquel s'étaient jadis assis Haydn puis Schubert, et

dont les élèves faisaient partie de la maîtrise de la Chapelle impériale et royale. Il poursuivit ses études musicales au Conservatoire où, pour la théorie, il fut l'élève de Sechter. Il devint un virtuose corniste et acqui même la pratique de tous les instruments à vent et à cordes. Malgré toutes ces connaissances et l'universalité de ses dons musicaux, il mena une existence assez obscure, d'abord comme chef d'un orchestre de banlieue puis comme maître de la chapelle impériale, jusqu'au jour où, sur la recommandation d'Esser, il fut appelé à Lucerne par Richard Wagner, qui justement cherchait un jeune musicien qui l'aidât à finir sa partition des *Maîtres-Chanteurs*. Les services qu'il rendit alors et par la suite à Richard Wagner furent si grands qu'ils lui gagnèrent la confiance, voire l'amitié du Maître. De ce jour la réputation de Richter ne cessa de croître, mais son nom reste pour toujours lié à la gloire de Richard Wagner. En 1867, il prépara, comme répétiteur et chef des chœurs, les représentations à Munich des *Maîtres-Chanteurs*, puis fut, durant deux ans, aux côtés de Hans de Bülow comme Directeur de la Musique du Théâtre Royal. Il vint à Paris en 1869, puis alla à Bruxelles diriger une représentation française de *Lohengrin*. Après un séjour assez long auprès de Wagner à Tribschen, il devint sur le conseil de Liszt chef d'orchestre, puis directeur de l'Opéra National de Budapest. En 1875 il fut appelé à l'Opéra de Vienne comme premier chef d'orchestre. C'est lui qui dirigea le premier, — et c'était à Bayreuth, — *l'Anneau du Nibeloung*. Le terrain de son activité était non seulement Vienne et Bayreuth, mais encore Londres, où depuis 1877 il demeura un hôte assidu et grandement fêté et où les concerts dirigés par lui prirent le nom de *Concerts Richter*. A Vienne, il dirigeait aussi les concerts de la Société Philharmonique. Ce fut Gustave Mahler qui le remplaça à l'Opéra de Vienne. Trois ans avant la guerre, la ville de Bayreuth lui avait fait don d'une petite propriété, celle-là même qui devait le voir mourir. Il reposera donc dans le cimetière catholique de Bayreuth, à côté de Liszt et non loin de Wahnfried où est la tombe de son Maître. La dernière fois qu'il tint son bâton de Kapellmeister, ce fut à Bayreuth, en 1892, pour une représentation des *Maîtres-Chanteurs* dont jamais la jeunesse ne parut plus vive. Son interprétation des œuvres de Beethoven et des maîtres modernes comme Brahms, Bruckner, César Franck (mais aussi des oratorios de Händel), se faisait surtout remarquer par la grandeur de la compréhension, la finesse des détails, le sens des timbres et la maîtrise des difficultés techniques. Il était docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford.

§

Les Sauvages et la guerre. — Douze cents sauvages pur sang du Canada se sont enrôlés depuis le commencement de la guerre. C'est là, du moins, ce que signale un rapport que vient de publier le département des sauvages. Un des douze cents sauvages a reçu une médaille militaire pour sa bravoure au front. La contribution des sauvages au fonds patriotique a été de plus de six mille piastres. La population sauvage en Canada, à l'heure actuelle, est de près de cent six mille âmes. Les provinces qui ont fourni des sauvages sont : Ontario, 802 ; Québec, 101 ; Manitoba, 89 ; Saskatchewan, 57 ; Ile du Prince-Edouard, 24 ; Colombie Anglaise, 17 ; Nouvelle-Ecosse, 14 ; Nouveau-Brunswick, 12 ; Alberta, 9 ; Yukon, 2. Au nombre